

Je traverse le long couloir dans le noir, laissant les respirations apaisées de mes tous petits s'endormir doucement.

Nous sommes seuls depuis cinq mois déjà. Cinq mois que j'ai ouvert cette porte, me trouvant face à des visages mêlés de tristesse, de crainte et de compassion. La tête penchée légèrement sur le côté, de ceux qui ne savent pas quoi dire, qui se sentent eux-mêmes perdus, désarçonnés, pétrifiés par la mort. Cinq mois que tu es parti brutalement. Sans un mot. Sans prévenir. Sans rien dire.

Je n'ai que le souvenir d'une solitude immense qui m'envahit à cet instant précis où j'ai compris que tu ne reviendrais plus. Un malaise m'a-t-on dit. Un plongeon dans le fleuve au volant de ta voiture puis plus rien. Tu n'as pas réussi à te libérer de ta ceinture de sécurité. Tu n'as pas réussi à sortir de là pour respirer à nouveau. Pour nous revoir. Tu n'es plus. Là.

Cinq mois que chaque soir les enfants me demandent où tu es.

Cette grande maison n'a plus de sens. Ce n'est plus un projet. Ce n'est plus notre projet. C'est notre tombeau. À nous, qui ne pensons qu'à toi, et qui tentons de vivre malgré tout. La forêt est vide sans toi. Même le chien y court sans conviction. Les enfants, eux, ne sortent plus. Ils restent collés à moi. Tout le temps. Sans larme. Ni mots. Ils se rattachent à la seule branche qu'il leur reste.

Cinq mois que je les couche tous les soirs, lumière allumée comme pour conjurer la peur. Comme pour lutter contre la mort que tu as fait entrer ici. Cinq longs mois à parcourir ce couloir de leurs chambres à la nôtre, la boule au ventre à l'idée de ne pas te retrouver. Je te sens en moi mais tu n'es plus et tu ne seras plus.

Je rassure Jules pour la énième fois, lui disant que sa nuit serait douce, pleine de jolis rêves. Pourtant, en parcourant le long couloir cette nuit-là, une lumière furtive me fait tourner la tête vers le jardin. Là-haut dans la forêt, ta cabane. Il m'a semblé voir une lueur.

Tu rêves, ma pauvre fille. Il est mort, faut que tu te mettes ça bien dans le crâne.

Les fantômes, ça n'existe pas. C'est ce que tu leur dis tous les soirs.

Pourtant, je jurerai avoir vu une lumière briller dans la cabane, celle au fond du jardin, devant la forêt.

Le lendemain.

Bonne nuit mes cœurs, je vous aime.

Cette fois, c'est sûr je l'ai vue. Cette lumière. Furtive, rapide comme un éclair. Elle avance masquée. Dans le silence de la maison à présent endormie, je descends et observe par la porte-fenêtre. Mais, rien. Rien ne soupçonne une présence au fond du jardin.

Silence radio. Voilà plusieurs semaines que je me poste dans la cuisine en quête d'un signe.

D'une lueur.

Mais rien.

**

L'hiver touche à sa fin. Bientôt, je pourrai ouvrir la porte, les laisser courir à nouveau jusqu'à plus soif vers la forêt. Ils reviendront, rouges d'avoir trop couru dans les herbes, des histoires plein la tête. Ils auront combattu des dragons, des fées, des serpents de feu. Ils auront bâti des forteresses et des souvenirs, en pensant à toi.

Il ne fait plus nuit noire quand je les couche à présent. La lumière filtre à nouveau sous les volets quand je sens leur respiration ralentir sous le poids du sommeil.

J'en profite. Un peu de répit. Une cigarette se consume entre mes doigts, dehors entre chien et loup. Alors que mes jambes se balancent nonchalamment sur l'accoudoir du fauteuil de jardin, je l'aperçois à nouveau. Cette lueur furtive, rapide comme un éclair est aussi efficace qu'un coup de lame. Je frémis et n'ose faire un geste de plus. Mon regard ne peut se détacher de la cabane. Je guette un geste, un bruit, une lumière même fugace.

J'ai peur. Pourtant je ne tremble pas. Je finis ma cigarette, l'écrase comme d'habitude dans le gravier blanc, sans lâcher du regard la cabane. On ne sait jamais. Rien. Absolument rien ne bouge. Pourtant, je suis sûre de moi. Je l'ai vue. Cette lumière. Cette seconde de vie existe bel et bien, je le sais. Je reste là. Une heure, peut-être deux sans bouger, pour voir si la lumière réapparaît.

23H. Je n'ai pas bougé. Mon verre vide toujours à la main. Je me lance à la recherche de ces satanées clés. Celles de la cabane. Mais où sont-elles bon sang ? Dans le tiroir de la cuisine ? Dans le plat fourre-tout de l'entrée ? Rien.

Je plonge sans réfléchir mes mains dans les poches de ta veste, toujours pendue au même endroit. Tes clés sont là. Dans ta poche. Comme si de rien n'était.

Je saisis le trousseau à l'aveugle, sentant ton parfum encore pris au piège de la doublure en laine et fonce vers le jardin, lampe de poche en main. Le vin que j'ai bu tout en fumant mes cigarettes me fait oublier la crainte. Je grimpe vers la forêt, déterminée, sans peur. Après tout je suis chez moi. S'il y a une lumière, ça ne peut être que toi, qui me joue des tours depuis l'au-delà.

Soudain, je ralentis. Mon ardeur m'abandonne lorsque je me rend compte que la porte de la cabane est à entrouverte. Et si tu m'attendais, là ? Et si ce n'était qu'une blague ? Une vaste blague, pour m'impressionner, me faire réagir, sortir du traintrain du quotidien ?

**

Il se tient là, devant moi, sans crainte. Ce n'est pas toi. Ce n'est pas ton fantôme. C'est un autre. Nous ne nous connaissons pas. Pas encore.

Pas très grand, brun de jais. Le regard profond. La peau blessée par les épreuves de la vie. Je devrais être apeurée. Pourtant, je ne peux me détacher de son regard que je sens, je ne sais pourquoi, bienveillant.

Bonsoir. Pardon, je ne voulais pas vous faire peur.

Je ne réponds pas. Je reste là, plantée comme une idiote. Sans un mot. La peur me lâche, cette ignoble compagne sans vergogne.

Bonsoir. Que faites-vous là ? Vous êtes chez moi. C'est la cabane de mon mari.

Mais qu'est-ce qu'il me passe par la tête de lui parler.

Oui, je m'en doute. Je suis désolé de vous déranger. Sachez que je ne vous veux aucun mal. Je cherchais un endroit pour me poser. Je suis désolé si je vous ai fait peur.

L'été est là. Lui aussi. Depuis des mois, je ne suis plus remontée dans la cabane au fond de la forêt. Les enfants ont pour ordre de ne pas dépasser la lisière du jardin. Maman, pourquoi on peut pas aller jouer dans la forêt ?

Bonne nuit mes cœurs. A demain.

Les fenêtres sont grandes ouvertes pour faire face à la chaleur. Les petits s'endorment paisiblement tandis qu'au loin, la lumière de sa torche brille dans la cabane. Nous vivons côte à côte. Sans un mot. Sans un bruit. Ce n'est pas si mal comme cohabitation. Je ne lui demande rien. Il ne me doit rien.

Juillet. Il fait encore très chaud quand les enfants montent se coucher. L'été m'envahit, m'assomme, me déboussole. Mais comment fais-tu pour vivre avec un inconnu au fond du jardin ?

Bouteille de rosé. Troisième verre de vin, pour oublier que tu n'es pas là. Moi, assise dans le salon de jardin devant la maison. Lui, posé devant la cabane surplombant le jardin et notre maison, fumant une cigarette dont seule la fumée virevolte.

Je me lance. Je gravis les quelques cent mètres qui séparent la maison de la cabane, une pente qui me semble alors être l'ascension de l'Himalaya.

Bonsoir. Je peux ?

Avant même d'avoir reçu une réponse, je m'installe sur la table de jardin et allume une cigarette. Après tout, je suis chez moi.

Je m'appelle Jeanne. J'ai deux enfants, Jules et Iris. Ils aiment beaucoup cette forêt mais depuis que leur père est mort, ils n'y viennent plus.

Il me regarde. Fixement. Son sourire laisse transparaître toute la compréhension qu'il a de ma situation. Pas de la peine. Il comprend. C'est tout.

Il s'appelle Lucas.

Ce sera tout. Je ne saurais rien de plus. Il parle peu, malgré la confiance que je tente d'installer. Je n'ai pas besoin de ses réponses pour comprendre

Il m'offre un verre de vin. J'entre dans la cabane sans lui demander l'autorisation. Je découvre qu'il est bien installé dans cet espace de fortune au fond du jardin : duvet, point d'eau, lumière, table de travail improvisée sur l'établie. Un carnet trône sur la table, crayon de bois posé sur la tranche. Son travail d'écriture est en cours. Il dessine aussi. Des esquisses, au crayon noir. C'est beau.

Il fait nuit noire. J'aperçois au loin les lampes de chevet des enfants qui brillent par les fenêtres laissées ouvertes par la chaleur de l'été.

Nous faisons étrangement connaissance, à sens unique. Je lui parle de moi, de nous, alors même qu'il investit notre espace de vie sans nous demander notre accord. Je me livre sans barrière. Il écoute, patiemment, religieusement.

La nuit suit son cours. Je parle encore de moi, de mon travail, de ma vie depuis que tu n'es plus là. Sans toi, rien n'est simple. Mais avec lui, étrangement, je sens qu'il comprend.

A l'aube, je rejoins mes pénates, traversant l'herbe folle couverte de rosée. Mes pieds sont trempés. Je traverse la maison jusqu'à notre chambre dans un silence absolu. Les enfants ne sont pas encore levés.

La nuit suivante, je monte à nouveau vers la forêt. Il m'attend. Le vin est sur la table de jardin devant la cabane, j'ai deux verres à la main. Nous échangeons quelques mots. Oui, ma journée s'est bien passée. Il vient me rejoindre sur le banc. Je suis gênée, lui aussi. Lentement, il s'approche de moi, me touche délicatement le visage, m'embrasse. A cet instant, je ne pense plus à toi. Je sens son corps se rapprocher contre le mien, sa main sur ma taille, la mienne dans sa chevelure folle.

Je me laisser aller, caresser, bouleverser par ce que je pensais éteint à tout jamais. Nous nous laissons faire, là dans cette forêt au milieu de ce rien qui était nous. L'étreinte est douce, délicate, tendre. Je me sens libre. Il m'offre une parenthèse que je ne veux pas refermer. Pas tout de suite.

La lumière du jour apparaît, au coin des arbres, là derrière. Je lui propose d'entrer, il ne répond pas, se lève, prépare du café.

Je quitte la cabane sans un mot, encore portée par la douceur de cette nuit exquise. Il me regarde partir, je ne me retourne pas.

La nuit tombe enfin, les enfants sont couchés.

Je sens. Je sens que lui aussi n'est plus là. La forêt autour de la cabane semble avoir repris ses droits. Pourtant pleine d'espoir, je remonte à travers le jardin encore chaud de la journée d'été qui s'est abattue sur la campagne.

La porte est grande ouverte et la cabane est vide. Il ne reste rien de lui. Les outils ont repris leur place, celle que tu leur avais attribuée.

Sur la petite table en bois, je trouve un dessin, un corps nu endormi, une femme, tracé au crayon noir, signé Lucas. Il n'est plus là.